

**

Ma mère a récupéré ses chandeliers, et moi mes sous. (Maintenant je peux vous le dire, j'avais roulé les billets, et je les avais glissés dans la sarbacane de mon vieil Action man !) Les feuilles ont jauni, et mon mal de ventre est revenu.

J'allais donc au collège Jean-Moulin.

Je n'étais pas le plus vieux de ma classe, et encore moins le plus nul. Je me la coulais douce. Je restais dans le fond et j'évitais de croiser la route des gros caïds de l'école. J'ai abandonné l'idée d'un blouson Timberland parce que je me doutais bien que je ne l'aurais pas gardé très longtemps par ici...

L'école ne me rendait plus tellement malade, pour la bonne raison que je n'avais plus l'impression d'aller dans une espèce de garderie-zoo, où l'on parquait deux mille adolescents du matin jusqu'au soir. Je végétais en permanence. J'étais choqué par la façon dont certains élèves s'adressaient aux profs. Je bougeais le moins possible. Je comptais les jours.

À la mi-octobre, ma mère a pris un coup de sang. Elle ne supportait plus l'absence de mon (ou ma, je n'ai jamais su !) prof de français. Elle ne supportait plus mon vocabulaire, elle disait que je devenais de plus en plus bête chaque jour. Bête à manger du foin. Elle ne comprenait pas pourquoi je ne ramenaïis jamais de notes, et surtout, elle devenait hystérique

quand elle venait me chercher à cinq heures et qu'elle voyait des garçons de mon âge en train de fumer des joints sous les arcades de la galerie marchande.

Donc, grosse crise à la maison. Cris, larmes et morve à volonté.

Et, en conclusion, la pension.

Après une soirée houleuse, mes parents avaient décidé d'un commun accord de m'envoyer en pension. Super.

Cette nuit-là, j'ai serré les dents.

Le lendemain, c'était mercredi. Je suis allé chez mes grands-parents. Ma grand-mère m'avait préparé des petites pommes sautées comme j'aime et mon grand-Léon n'osait pas m'adresser la parole. L'ambiance était morose.

Après le café, nous sommes allés dans son cagibi. Il a glissé une cigarette entre ses lèvres sans l'allumer.

— J'arrête, m'a-t-il avoué. Je ne fais pas ça pour moi, tu penses, je fais ça pour mon emmerdeuse de femme...

J'ai souri.

Ensuite il m'a demandé de l'aider à visser des charnières ; et quand, enfin, j'ai eu l'esprit bien occupé, il a commencé à me parler tout doucement :

— Grégoire ?

— Oui.

— Alors, tu vas aller en pension, on m'a dit ?

— ...

— Ça ne te plaît pas ?

— ...

Je préférerais me taire. Je n'avais plus envie de chialer comme un gros bébé de CE2.

Il a pris le battant que je tenais entre les mains, l'a posé, et il a relevé ma tête vers lui en m'attrapant par le menton.

— Écoute-moi, Toto, écoute-moi bien. Je sais plus de choses que tu ne crois. Je sais combien tu détestes l'école, et je sais aussi ce qui se passe chez toi. Enfin, je ne le sais pas, mais je m'en doute. Je veux dire entre tes parents... J'imagine bien que ce ne doit pas être rigolo tous les jours...

Je grimacais.

— Grégoire, tu dois me faire confiance, c'est moi qui ai eu cette idée de pension, c'est moi qui ai mis cette idée à germer dans le crâne de ta mère... Ne me regarde pas comme ça. Je pense que ce serait bien pour toi de partir un

peu, de prendre l'air, de voir autre chose. Tu étouffes entre tes parents. Tu es leur fils unique, ils n'ont que toi, et ils ne voient que par toi. Ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils te font à tant miser sur toi. Non, ils ne se rendent pas compte. Je crois que le mal est plus profond que ça... Je crois qu'ils devraient commencer par régler leurs propres problèmes avant de s'exciter sur ton cas. Je... Oh non, Grégoire, ne fais pas cette tête-là. Non, mon grand, je ne voulais pas te faire de peine, je voulais juste que tu... Oh, et puis merde ! Je ne peux même plus te prendre sur mes genoux ! Tu es trop grand maintenant. Attends, écarte un peu les bras là, c'est moi qui vais venir sur les tiens... Non, ne pleure pas. Ce serait trop triste...

– C'est pas du chagrin, grand-Léon, c'est juste de l'eau qui déborde...

– Oh, mon grand, mon tout petit... Allez, c'est fini. Reprends-toi, reprenons-nous. Il faut finir ce meuble pour Joseph si on veut manger à l'œil au Pique-assiette... Tiens, ramasse ton tournevis.

Je me suis mouché dans ma manche.

Et puis, en plein milieu du silence, alors que j'attaquais la deuxième porte, il a ajouté :

– Juste une dernière chose, et après je ne t'en parle plus. Ce que je voulais te dire est très important... Je voulais te dire que si tes parents se disputent, ce n'est pas à cause de toi. C'est à cause d'eux, et d'eux seuls. Tu n'as rien à voir là-dedans, tu n'y es pour rien, tu m'entends ? Pour rien du tout. Et je peux même t'assurer que si tu étais toujours premier en classe, si tu

ne ramenaient que des 19 et des 20, eh bien, ils continueraient à se disputer. Ils seraient juste obligés de trouver d'autres prétextes, c'est tout.

Je n'ai rien répondu. J'ai passé une première couche de Bondex sur le meuble de Joseph.

**

Quand je suis rentré chez moi, mes parents feuilletaient des prospectus et tapotaient sur une machine à calculer. Si la vie était comme dans une bulle de bande dessinée, j'aurais vu de la fumée noire au-dessus de leurs têtes. J'ai dit : « B'soir » en me dirigeant rapidement vers ma chambre, mais ils m'en ont empêché :

– Grégoire, viens par là.